

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE CAMBRIOLEUR

BERNARD, TRISTAN

Saynète — 1900

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

COMMISSAIRE

11 répliques

LA FRAPPE

10 répliques

UN AGENT

5 répliques

UN GENDARME

2 répliques

Personnages muets & suite : UN COMMISSAIRE DE POLICE, UN VIEILLARD

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LE CAMBRIOLAGE	5
-----------------------------	----------

LE CAMBRIOLAGE

SCÈNE I

(Il allume un bout de bougie qu'il a tiré de sa poche et qu'il pose sur la cheminée.)

(Il prend un verre et une carafe d'eau sur le bahut.)

(Gravement.)

(Remuant la cuiller dans le verre.)

(Après réflexion.)

(Il remue la cuiller dans le verre.)

(Après un silence.)

(Il boit et fait la grimace.)

(Il examine sa cuiller, puis la met dans sa poche.)

(Après un silence.)

(Attendri.)

(Gaiment.)

(Sévèrement.)

(Il ôte sa veste.)

(Posant sa veste sur un meuble.)

(Il tire une pince-monseigneur de sa poche.)

(D'un air d'admiration.)

(Tout en travaillant.)

(Entre les dents.)

(Examinant le contenu.)

(Il pose la boîte sur la table, la met dans un coin dont il noue les quatre coins.)

(Puis chantonnant.)

(Il souffle la bougie.)

(Sévèrement.)

(Il va s'installer derrière le bahut avec sa canne d'entraînement)

(Le vieillard entre par la porte de droite, deuxième pan ; il est vêtu d'un pantalon et d'une chemise, il tient à la main une carabine. Pendant ce qui suit, il va lentement de la porte de droite à la fenêtre de gauche.)

LAFRAPPE (*entrant par la porte du fond*)

Tous les plaisirs ne sont que tromperie... Tous les plaisirs ne sont que tromperie, Que triste leurre et folle vanité ? Le travail seul embellit notre vie, C'est la travail qui donne le gaité, Oui, le travail nous donne la gaité ! Sacrée saleté de pince-monseigneur de les deux oreilles ! Je me suis arraché la peau du pouce. C'est bien comme l'a dit le petit mar-
 5
 chand d'oiseaux. Il ne s'était trompé dans aucun détail. La murette basse sur les champs, l'allée de gravier, le porte de derrière. Me voilà dans la salle à manger. C'est là que se trouvent l'argenterie et les titres au porteur. La vieux singe doit dormir en haut. Qu'il repose en paix. Ah ! Tout irait bien sans mon rhumatisme. Chaque fois que j'allonge le genou
 10
 droit, c'est à crier. Je ne suis plus fichu d'escalader un mur de trois mètres... Aie, aie, aie, aie, aie. Je vais prendre un cachet. Passer par le devant de la maison, il ne fallait pas y songer. La rue des Ormeaux est très passagère, même à ces heures-ci... Il n'est guère que onze heures d'ailleurs... Comme mon train est demain matin à sept heures quarante,
 15
 je n'ai pas besoin de me presser... J'ai toute ma nuit... J'aime autant rester tranquillement ici, où il fait chaud, que d'aller poser dans une salle d'attente... Non ! Ces rhumatismes !... C'est de la guigne ! C'est de la guigne ! Je n'avais rien senti depuis huit jours et justement aujourd'hui... où il faut que je travaille !... Et je ne pouvais pas remettre
 20
 la chose... D'abord parce qu'il ne faut jamais rien remettre au lendemain. Et puis le petit marchand d'oiseaux qui m'a donné le tuyau aujourd'hui pouvait très bien le donner à un autre demain... Quoiqu'il soit honnête. C'est long à fondre, ce machin-là... Heureusement que je ne suis pas pressé... Ah ! Oui, alors... Un affaire comme celle
 25
 d'aujourd'hui, il faut en profiter. Les clients se font terriblement rares. On ne saurait croire combine les journaux avancés nous font du tort en prêchant le mépris des lois. Les clients se disent que nous n'avons plus peur des lois, que le police est impuissante à les défendre, et que dans ces conditions là, il vaut mieux qu'ils se gardent eux-même. Ce n'est pas
 30
 bon cette affaire là. Ce qui fait que le métier est plus dur qu'il n'a jamais été. Il y a trente ans, à ce que des anciens m'ont dit, un bon cambrioleur

se faisait ses trois cents francs par moi... Aujourd'hui, quand j'ai fait cinq cent francs dans ma saison d'été, je m'estime heureux. C'est égal, ce n'est pas payé. Ce qu'il y a de terrible, c'est que je deviens taffeur, moi qui n'avais jamais peur de rien... C'est que voilà bientôt que je n'ai pas été à la grosse malle, et ça me dégoûterait d'y retourner. Et puis ça me ferait du mal de ne plus revoir ma gosse... Ma petite brunette... Si je ramasse un peu de pognon aujourd'hui, je vais chercher la gosse à Versailles et je vais me coucher pendant huit jours. C'est la seule façon d'en finir avec mon rhumatisme. Moi, je ne vole pas pour aller au café. L'alcool me fait mal à l'estomac. Je ne bois que de l'eau d'Evian à mes repas. Je vole pour pouvoir rester coucher à me faire dorloter par ma petite môme. Quand ce n'est pas pour celle d'aujourd'hui, c'est pas une autre. J'en change tous les trois ou quatre ans. Je les prends à seize ans, et je les garde jusqu'à vingt ans. Quand elles commencent à raisonner, à discuter, à faire leur madame, je les saque, et je les remplace. C'est pour avoir ma liberté que je n'ai pas voulu me flanque dans une bande. C'est pourtant un travail plus régulier, on a un petit fixe par mois. On est assuré contre les accidents. Mais c'est dangereux parce qu'on n'est jamais sûr l'un de l'autre, et qu'il y a des faux frères ! J'aime mieux travailler individuellement et choisir ma spécialité : les villas inhabitées. Aujourd'hui j'ai accepté de venir ici, parce que c'est kif-kif : il n'y a personne dans le tôle. Il n'y a qu'un vieux au premier. Allons, il ne faut pas s'éterniser ici... Je me reposerai à Versailles. Je vais lire un peu pendant ces huit jours. Je suis du moment en train de lire l'Histoire de la Restauration de Vaulabelle. Quand, j'ai mal aux yeux, c'est la gosse qui me lit, comme elle sait lire, en louchant à toutes les phrases et en estropiant les noms propres. Ah ! C'est quelque chose d'amusant à voir ! Le soir je fais des réussites, puis on se couche à dix heures. Quel sale outil tout de même. Qu'est ce que vous voulez foute avec ça ? Il faut voir les outils anglais, les pinces-monseigneur nickelés qu'on fabrique à Sheffield. Ça peut s'appeler des outils, ça. D'abord, c'est fait avec des aciers que nous n'avons pas, que nous pouvons avoir en France. Et puis, c'est une fabrication sérieuse. Quand une machine a estampé cent mille pièces, on la met au rancart, et on la vend à la ferraille. Aussi ce sont des bijoux de

précisions. D'abord ça n'a plus l'aspect de ces grands machines d'un
 autre âge. Avec un outil grand comme le doigt, on soulève une porte-co-
 chère. Et puis les gars qui les manient savent un peu ce que c'est que le
 travail. Ah ! Les Anglais ! Il faut les voir à la besogne. C'est merveilleux.⁷⁰
 Ils n'ont qu'un défaut. Ils se cuisent. Surtout en France où il y a du
 champagne. Mais si ces gens ne se cuitaient pas, ah ! Messieurs ! Qu'est
 ce que nous ferions ! Nous n'aurions plus qu'à rester chez nous. Il faut
 pourtant que je m'occupe. L'argenterie est là dans le bahut. Un beau ba-
 hut. Je vais encore l'abîmer. Je me dégoûte d'abîmer pour abîmer. Je vais⁷⁵
 esquinter un bahut de cent cinquante louis, pour chauffer peut-être
 trois cents francs d'argenterie ! Et puis après, il va falloir l'emporter...
 C'est curieux, il y en a un à peu près pareil au château de Luidan, où j'ai
 travaillé l'année dernière. Et où ai-je donc vu des ferrures comme ça ?...
 Ah ! Chez Bruninger, le banquier de Rueil. Ben voilà : j'aurais un outil⁸⁰
 anglais pour ouvrir ça, ça tournerait comme dans du beurre ; au lieu
 qu'avec ce sale outil-là, c'est un vrai moulin à café ! C'est ma faute, aus-
 si ; je me promets chaque semaine d'écrire à Sheffield pour avoir des
 outils un peu propres, et je n'y pense jamais. Oh ! Il n'y a pas de dan-
 ger : le vieux est sourd. Ça vient... Ça vient... C'est ouvert... Voilà la⁸⁵
 boîte à argenterie. Ah ! Ils ne se sont pas fichus de moi.... Ah ! Ben, ce
 n'est pas de la camelote. À présent, nous allons faire un petit balu-
 chon... bien gentiment. Nouez, Fanchon, joyeuse lavandière, nouez,
 Fanchon, votr' petit baluchon. Là... Voilà... Le meuble n'est pas trop es-
 quinté. Parfait !... Maintenant, qu'est ce que c'est que ça ? Voilà le vieux⁹⁰
 qui vient dans le couloir... Il n'était donc pas en haut. Oh ! Je n'aime pas
 ça... Il a tort de me déranger, ce vieux. Il a tort !... Quelle déveine !...
 Tout allait si bien. Il va falloir intervenir... Ça m'embête d'être obligé
 d'en venir à ces extrémités. D'autant plus que c'est cher, quand on est
 pris. Le vol qualifié, c'est moins grave. On vous recherche moins... Ah !⁹⁵
 C'est bien ma veine ! Le voilà qui vient... je ne peux pas sauter par la fe-
 nêtre. Il y a du monde dans la rue... Juste de bec de gaz, en face. Et ces
 abrutis-là ne peuvent pas laisser travailler le monde tranquille !... C'est
 vrai, ça... S'ils veulent qu'on ne les dérange pas, ils n'ont qu'à pas gar-

der l'argent chez eux ! Il y a des coffres-forts dans les grands établissements de crédit. Attention. 100

(Il donne un coup de sa canne d'entraînement sur la tête du vieillard qui tombe par la fenêtre la tête en avant.)

(Prenant sa veste sous son bras.)

(Bruits, clameurs, derrière la porte du fond.)

(Allant à la porte de droite ; premier plan.)

(Il disparaît par cette porte.)

LAFRAPPE *(entre ses dents)*

Ah ! Diable ! C'est un vieux de bonne famille !... Il coûtera cher, s'il faut payer... Allons, allons ! Je vais être obligé de l'attaquer par derrière, avec un moulinet sans élégance. Comme ceci, c'est gagné. Éloignons nous discrètement de ce lieu de carnage. Ah ! Bougre ! Je ne sais pas où ça. 105

SCÈNE II

Le commissaire, Un agent et un gendarme, portent des lumières.

UN AGENT *(entrant avec une lumière)*

Où est-il ? Où est-il ? Ah ! Il est épatant ! Avez-vous vu comme il a tapé !

UN GENDARME *(entrant avec une autre lumière)*

Où est-il ? Où est-il ? Ah ! Ah ! C'est un gaillard ! Il a mouché du premier coup ! 110

(entrant)

LE COMMISSAIRE *(entrant)*

Où est-il ? Croyez-vous qu'il l'a bien touché !

L'AGENT

Je ne sais pas. Il a dû passer par là.

(L'agent sort par la droite, second plan.)

LE COMMISSAIRE

Mais dites-lui donc qu'il vienne ici. Je tiens absolument à le voir. Pourquoi se cache-t-il ? Le nigaud !

115

LE COMMISSAIRE *(au gendarme)*

Gendarme, vous allez partir à franc étrier jusqu'à la préfecture, et vous direz qu'un courageux citoyen vient d'abattre d'un coup de canne... C'était bien un coup de canne ?

LE GENDARME

Oui, oui, sûrement. Je l'ai bien vu d'en bas...

(Exit le gendarme.)

LE COMMISSAIRE

Quel magnifique coup de canne !... Vous direz donc qu'un héroïque citoyen vient d'abattre d'un coup de canne le vieux fou furieux qui, depuis ce matin, terrorisait le quartier avec sa carabine, et qui avait déjà blessé trois personnes... Allez ! C'était le seul moyen de le toucher ! Par

120

derrière, avec un coup de canne. Mais c'est égal ! Il ne fallait pas avoir la venette !

125

SCÈNE III

La Commissaire, L'Agent, puis Lafrappe

(Ouvrant la porte du premier plan.)

(À Lafrappe.)

L'AGENT *(rentrant par la porte du second plan à droite)*

Il n'est pas par là. Il est peut-être là... Oui, il est là. Arrivez donc.

LAFRAPPE *(sortant, tout penaud, à lui-même)*

Allons ! Ça y est ! Je suis fait ! Je suis pincé.

LE COMMISSAIRE *(allant à Lafrappe et lui serrant la main)*

Ah ! Permettez-moi de vous féliciter !... Et bien chaudement, vous savez ! Et de tout coeur !... Tout le monde en est émerveillé... Tenez, l'agent en est tout ému.

130

(Il prend la main de Lafrappe et la secoue avec énergie.)

L'AGENT

C'est magnifique.

LE COMMISSAIRE *(s'asseyant à la table)*

Vous allez me donner votre nom... Comment vous appelez-vous ?

LAFRAPPE (*ahuri*)

Dorival !

LE COMMISSAIRE

Plaît-il ?

135

LAFRAPPE (*de même*)

Doriveau.

LE COMMISSAIRE

Ça s'écrit ?

LAFRAPPE (*de même*)

D O Du R A ri V U veau.

LE COMMISSAIRE

Votre adresse ?

LAFRAPPE

De passage.

140

LE COMMISSAIRE

Vous pouvez aller vous coucher. Vous devez avoir besoin de repos...

Mais venez demain au commissariat, vers dix heures.

LAFRAPPE (*ahuri*)

Ah ! Il faut que je vienne... demain...

LE COMMISSAIRE

Oui, pour la médaille... car vous aurez certainement une médaille d'or...
Allons ! Allez vous reposer... Vous n'avez pas perdu cette journée.

145

LAFRAPPE

Au revoir, messieurs.

L'AGENT *(lui tendant un paquet d'argenterie)*

Vous oubliez votre paquet.

*(Il va vers le fond. Au moment de sortir, il regarde encore le commissaire et
l'argent. À lui-même :)*

LAFRAPPE

Merci, merci, monsieur... Où allons-nous !